

La bande dessinée et la Résistance

Depuis la Libération, la bande dessinée s'est imposée comme un média de diffusion de la mémoire de la Résistance auprès de la jeunesse. Après être revenu sur l'évolution de cette mémoire produite par la BD, ce dossier thématique présente comment les musées consacrés à cette période s'impliquent aujourd'hui dans la production et dans la diffusion de la BD notamment par le biais d'expositions. Il évoque enfin les conditions de production actuelle.

La mémoire de la Résistance à travers la bande dessinée

Par Xavier Aumage⁽¹⁾, archiviste au musée de la Résistance nationale (MRN) à Champigny-sur-Marne

La bande dessinée a investi depuis longtemps le champ historique de la Seconde Guerre mondiale. Les productions sur la Résistance sont nombreuses et souvent de qualité.

Si la bande dessinée a fréquemment suivi les tendances et les évolutions de l'historiographie, elle a parfois été à l'avant-garde de la transmission de la mémoire de la Résistance.

Retour sur la mémoire de la Résistance à travers les BD depuis 1944 et les dernières tendances.

Vers la Libération du territoire : Quand la bête est terrassée (été 1944-1945)

Dès le début de l'automne 1944, les publications pour la jeunesse reparaissent de manière légale. Elles entament immédiatement dans leurs pages la glorification des résistants. Le papier est toutefois contingenté et des autorisations de publication doivent être obtenues.

Le contexte de la clandestinité et la diffusion massive de photographies sur les maquis et la période insurrectionnelle⁽²⁾ font du maquisard le stéréotype du résistant. Les titres des séries dans les périodiques en témoignent. Aux côtés des célèbres et burlesques « Mousquetaires du maquis » de Marjac dans *Coq hardi*, on trouve « Un du maquis » (*Jumbo*), « Un petit gars du maquis » (*Pic et Nic et Cendrillon réunis*), « Maquis » (*O! Hé Oh!*). Cadre idéalement propice au développement des actions les plus spectaculaires (embuscades, parachutages, vie dans les camps de réfractaires en montagne ou



Coll. particulière.

Raymond Mac Chiau, « Maquis », in **Oh ! Hé Ho !**, n° 2, 16 décembre 1944.

Dans les premiers mois de la Libération, les productions sur le maquis sont abondantes et les scénarios plutôt simplistes. Dans cette histoire un certain « maquis » lutte de manière très caricaturale contre les « Boches ».

Travaillant clandestinement pour la réalisation du 1^{er} volume, les auteurs de *La Bête* ont transposé dans le monde animal le déroulement de la guerre. Les Français sont de gentils animaux pacifiques peuplant les forêts et les montagnes (lapins, écureuils, grenouilles, chamois...), les Allemands sont des loups (tous féroces), les Britanniques des bouledogues, les Américains de puissants bisons... *La Bête* est un des premiers récits pour la jeunesse à évoquer non seulement le génocide mais également la collaboration en représentant le maréchal Pétain sous les traits d'une chouette.

La parution du premier fascicule de *La Bête est morte* provoqua une réaction virulente de *Walt Disney Productions*, accusant les auteurs de *La Bête* d'avoir plagié le personnage central de leur dessin animé *In der fuhrer's face*, violente charge contre Hitler. Par peur des représailles, l'éditeur Gautier-Languereau demanda à Calvo de rectifier son loup, dont la truffe est de fait modifiée sur le tirage du second fascicule.



© Éditions Gallimard / Franck Laborey.

Edmond-François Calvo (dessin), **Victor Dancette** (texte), **Zimmermann** (texte), **La Bête est morte! Quand la Bête est déchaînée** (Premier fascicule), Éditions G.P., [automne 1944].

SOMMAIRE

- La mémoire de la Résistance p. I à travers la bande dessinée
Par Xavier Aumage, archiviste au musée de la Résistance nationale à Champigny-sur-Marne
- La bande dessinée comme outil p. IV de transmission au sein des musées de la Résistance et de la Déportation
Par Xavier Aumage
- Entretien avec Stéphane Levallois, p. VI auteur de *La Résistance du sanglier*
Par Frantz Malassis et Xavier Aumage
- Les étapes de la création p. VIII d'une page de bande dessinée
Par Xavier Aumage



Coll. MRN - Champigny-sur-Mame.

Marijac, «Les 3 mousquetaires du maquis», in Coq hardi, n° 1, 20 novembre 1944.



Coll. MRN - Champigny-sur-Mame. Fonds de la famille Semard.

Vaillant. Le jeune patriote n° 31 du 1^{er} juin 1945.

Né en 1942, *Le jeune patriote* clandestin est l'organe du Front patriotique de la jeunesse (FPJ) organisation dans la mouvance des Jeunesses communistes, parrainé par le Front national de lutte pour l'indépendance et la libération de la France. En 1943, le FPJ adhère aux Forces unies de la jeunesse patriotique (FUJP) qui regroupe les mouvements de jeunesse de la Résistance sous l'égide du Conseil national de la Résistance.

Le jeune patriote devient le 1^{er} juin 1945, *Vaillant. Le jeune patriote. Le journal le plus captivant.*

Ce nouveau périodique porte comme premier numéro le 31 pour rester dans la continuité du *Jeune patriote* et ne pas perdre le contingentement de papier. Ce nouveau journal pour les jeunes sort lors du congrès des FUJP des 2 et 3 juin 1945, au moment même où les membres de cette organisation décident de rallier les rangs de l'Union de la jeunesse républicaine de France (UJRF). À partir du numéro suivant, *Vaillant* portera ainsi la mention «édité par l'Union de la jeunesse républicaine de France».

dans des grottes, rencontres avec les Alliés), le maquis reste longtemps associé à tout récit sur la Résistance intérieure. Notons que si les productions sur le maquis sont abondantes, les scénarios sont souvent simplistes comme dans le magazine *O! Hé Oh!*, où le chef «maquis» lutte avec ses hommes de manière très caricaturale contre «le Boche».

D'autres productions sont plus ambitieuses et sont demeurées des classiques de la bande dessinée. Il en est ainsi de *La Bête est morte illustrée* par Calvo. Le premier volume (*Quand la Bête est déchaînée*) sort à l'automne 1944, alors que la guerre n'est pas terminée, tandis que le deuxième volume (*Quand la Bête est terrassée*) paraît au mois de juin 1945. *La Bête* connaît un succès immédiat. Les Français ont en effet soif de découvrir ou de faire découvrir aux plus jeunes les enjeux d'une guerre interminable qui touche à sa fin.

L'épuration juridique des milieux de la presse et la pénurie de matières premières mettent toutefois rapidement le monde de l'édition enfantine dans une situation difficile. Paradoxalement, c'est dans ce contexte que naissent deux des journaux les plus emblématiques de l'après-guerre *Coq hardi* et *Vaillant*.

Coq hardi naît le 20 novembre 1944. Durant l'été 1944, son créateur Jacques Dumas (alias *Marijac*) avait créé un journal clandestin *Le corbeau déchaîné* pour soutenir le moral des maquisards de Saint-Hérent en Auvergne. Cette contribution de *Marijac* à la Résistance lui permet d'être soutenu par le Mouvement de Libération nationale (MLN) et d'obtenir, malgré les restrictions de papier, les autorisations nécessaires à la parution de *Coq hardi*. La célèbre série humoristique de *Coq hardi*, «Les 3 mousquetaires du maquis», reprend des personnages déjà présents dans *Le corbeau déchaîné*, inspirés des maquisards que *Marijac* a pu croiser durant l'été 1944. «Les 3 mousquetaires» mettent en scène trois maquisards à l'esprit très «Pieds nickelés» qui manient plus souvent la bouteille de rouge que leurs «sulfateuses» (mitraillettes) contre les «doryphores» (les Allemands).

La rédaction et l'administration de *Coq hardi* se trouvent à Clermont-Ferrand dans les locaux du MLN jusqu'au mois de mars 1945, date de la parution du dixième numéro. Le périodique s'interrompt alors, quand se met en place la centralisation des demandes d'autorisation de parution.

Dans le même temps, la dynamique équipe rédactionnelle du *Jeune patriote* (journal clandestin proche des Jeunesses communistes) fait évoluer la maquette de son périodique à la fin du printemps 1945 pour créer le journal *Vaillant*. Les séries et les histoires de *Vaillant* sont nombreuses à aborder la Résistance. L'équipe de *Vaillant* rassemble en effet d'anciens résistants tels que Madeleine Bellet (directrice), René Moreu (rédacteur en chef) ou encore Roger Lécureux et Jean Ollivier (scénaristes et rédacteurs en chef). Paradoxalement, ces récits sont souvent illustrés par d'anciens collaborateurs de journaux de l'Occupation, au contenu raciste et antisémite, destinés à la jeunesse (Auguste Liquois, Eugène Gire, Erik...). S'il est vrai que certains parcours sont ignorés à l'époque, leur présence s'explique surtout par le fait qu'on

ne peut pas s'improviser illustrateur et il faut donc logiquement faire appel aux professionnels disponibles sur le marché. Ces exemples ne doivent toutefois pas éclipser la participation à *Vaillant* de dessinateurs qui n'ont pas collaboré ou qui pour certains ont même été déportés comme José Carbrero dit *Arnal*, Republicain espagnol qui a vécu l'enfer de Mauthausen. En 1948, *Arnal* crée le *strip* quotidien de «Pif le chien» publié par la suite dans *Vaillant* et qui donnera son nom à la nouvelle version de ce journal en 1969.

La période de la Reconstruction (1945-1949)

Après une période d'interruption de plus d'un an, *Coq Hardi* reparait le 1^{er} avril 1946 sous un nouveau n° 10 (il existe donc deux numéros 10). Désormais, sa manchette mentionne l'adresse du 10, rue des Pyramides. Ces locaux – siège du Parti populaire français (PPF) pendant l'Occupation saisis par le MLN à la libération de Paris – ont été répartis entre les organisations et associations de Résistance. *Coq hardi*, qui est la propriété de la SELPA (Société d'éditions littéraires, politiques et artistiques) dont la majorité du capital est détenue par le MLN s'installe au dernier étage de l'immeuble. Le journal est désormais soutenu par un Compagnon de la Libération, Dominique Ponchardier, dont *Marijac* s'inspire pour créer «Colonel X» en 1947, offrant aux lecteurs, aux côtés des «3 mousquetaires du maquis», une vision de la Résistance beaucoup plus réaliste. À cette époque, à proximité des bureaux de la carte de Presse et du siège de *Coq hardi*, sous l'impulsion de Raymond Poivet (illustrateur dans *Coq hardi* de «Maquis contre SS» ou encore de «Colonel X») et de Josse (scénariste de «Réseau Mystère» dans *Donald*) naît derrière la porte 63 d'une pièce du 6^e étage sous-louée à la Libération par la Société nationale des entreprises de presse, le Studio Trèfle. Des générations de dessinateurs et de scénaristes se sont croisées dans ce local considéré comme le premier atelier français de bandes dessinées et davantage connu sous l'appellation Atelier 63: Christian Gaty (*Le Grêlé 7/13*), Robert Gigi, Paul Derambure, Uderzo, Forest, Mandryka, Druillet, Robert Gigi (le futur président du Prix Poivet).

Coq hardi n'est pas le seul périodique à reparaitre au printemps 1946. On assiste même à cette époque à un véritable renouveau de l'édition enfantine. Les jeunes lisent des illustrés dont les noms évoquent des animaux (*Goupil*, *Robin l'écureuil*), le monde des aventuriers (*Tarzan*), celui de l'enfance ou des loisirs (*OK*, *Récréation*, *L'astucieux*). Tous évoquent la Résistance et développent une littérature de jeunesse épique célébrant le maquis à travers des personnages de fictions («Bernard Chamblet dans le maquis» (*Wrill*), «Gus et Gaëtan au maquis» (*Pic et Nic et Cendrillon réunis*), ou encore «Gilles du maquis» (*Cap'taine Sabord*) et quelques figures héroïques de la Résistance intérieure et extérieure. En octobre 1948, le premier numéro de l'édition française du magazine *Tintin* n'hésite pas à s'emparer d'une figure symbolique de la résistance extérieure, en proposant une série en 63 épisodes «Leclerc, soldat de légende», illustrée par Étienne Le Rallic.

Entre autocensure, histoires de cowboys et exploits sportifs : la parenthèse des années 1950-1964

On note à partir de la fin des années 1940, une baisse significative de l'évocation de la Résistance dans les bandes dessinées. La quête de nouveaux horizons est désormais privilégiée et s'exprime à travers les histoires spatiales, le monde des aventuriers, l'humour, ou encore les exploits sportifs. Parfois, la Résistance est brièvement évoquée au détour d'une case pour illustrer un moment de la vie d'une personnalité populaire. En juin 1952, un des fascicules est consacré à la vie du champion cycliste Louison Bobet. Bien qu'il ait été agent de liaison, les stéréotypes poussent à le représenter les armes à la main dans une pose héroïque de combattant.

Plusieurs raisons sont à l'origine de la baisse de la veine «résistante et patriotique» qui a pourtant fait les beaux jours des publications pour la jeunesse à la Libération. La lassitude des lecteurs et le désir pour beaucoup de Français de tourner la page de la guerre en sont une des raisons. Mais surtout, sur fond de protectionnisme, la loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse modifie sensiblement les thèmes abordés dans la littérature de loisirs. Sous prétexte de protéger la jeunesse, la représentation de la violence est désormais très encadrée. Les maisons d'édition pratiquent très souvent l'autocensure en rhabillant leurs héroïnes ou en limitant les scènes de combat. Parmi les cibles de la Commission de surveillance et de contrôle, chargée de repérer les récits abordant la violence sous un jour favorable, figure notamment le groupe de presse des Éditions Mondiales de Cino Del Duca qui publie *Tarzan*. Ce magazine a largement contribué à la publication de séries sur la Seconde Guerre mondiale.

L'ancien résistant Pierre Mouchot⁽³⁾ (dit *Chott*), auteur dans *Pic et Nic* des fameuses aventures comiques de «Gus et Gaëtan» («font naufrage»), «dans la Résistance», «au maquis», «débarquent»), fondateur à la Libération des éditions Pierre Mouchot (future édition SER, société d'éditions rhodaniennes), subit également les foudres de la censure pour la création de deux super-héros à la française «Fantax», puis «Big-Bill Le Casseur». Malgré son passé de résistant et ses soutiens, Pierre Mouchot est condamné en 1961 et abandonne son métier pour se vouer à la restauration de tableaux.

L'époque des commémorations et des films de cape et d'épée (1964-1975)

Le retour du général de Gaulle au pouvoir en 1958, l'inauguration le 18 juin 1960 du Mémorial de la France combattante au Mont-Valérien, amorcent un regain d'intérêt pour le «sujet Résistance». En 1966, le succès de *La Grande Vadrouille* et de *Paris brûle-t-il?* ouvre la voie à une série de rééditions : celle tout d'abord des *3 mousquetaires du maquis* de Marijac et, une dizaine d'années plus tard, celles des



Coll. particulière.

Félix Molinari, *Marouf*, mensuel n° 1, 1^{er} trimestre 1969, Éditions Impéria.

Depuis 1948, l'auteur de bandes dessinées Félix Molinari, travaille pour les éditions Impéria et s'est fait connaître dans le milieu des petits formats avec Garry qui retrace les aventures d'un sergent et de ses hommes dans la guerre du Pacifique.

Roger Lécureux explique que les aventures du «Grélé» sont «presque toujours fondées sur des faits authentiques».

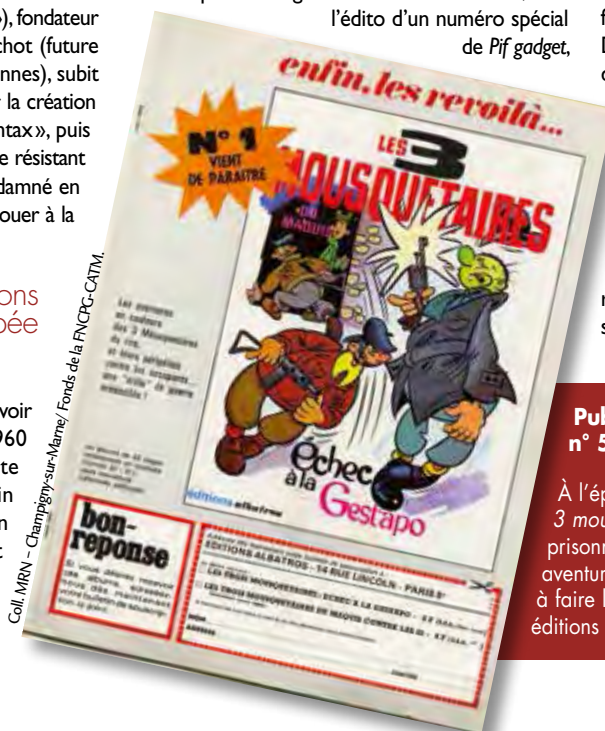
Au milieu des années 1960, plus que jamais, les auteurs de bande dessinée se saisissent des opportunités que leur offrent des médias en plein essor comme la radio et la télévision. Avec le héros *Marouf*, la Résistance est prétexte à l'aventure pour son créateur Félix Molinari. Dans cette bande dessinée, Gérard d'Henrimont, châtelain en Gironde se transforme en *Marouf*, justicier traquant les Allemands, qui porte une chemise à lacet et des bottes montantes dignes des films de cape et d'épée. *Marouf* comme *Thierry la Fronde* (dont la télévision diffuse depuis 1963 les exploits épiques), *Lagardère* (diffusé en 1967 à la télévision) ou encore *Zorro* aime se jouer de ses adversaires en les ridiculisant. Il les ligote, les assomme, les déshabille, les capture, fait sauter des véhicules et des entrepôts mais... ne tue jamais ses ennemis. La loi de 1949 sur les publications pour la jeunesse reste en vigueur...

Le renouveau de la bande dessinée historique et les nouvelles tendances (1975-2010)

Dans les années 1980, de nombreux paramètres modifient sensiblement l'image que l'on a de la Résistance et la manière dont on la transmet. Le développement des musées de la Résistance nés dans les années 60 consacre le succès de grandes fresques sur l'histoire de France en bande dessinée. De nombreux albums commémoratifs sont édités par des institutions comme le ministère de la Défense ou des musées. Plus que jamais, les maquis du Vercors sont à l'honneur. Ces productions sont souvent accompagnées de dossiers historiques comportant parfois les témoignages d'anciens résistants. À partir du milieu des années 1980, les auteurs commencent à revenir sur les aspects douloureux de la période (trahisons, exécutions sommaires de traîtres par les résistants, manque d'armes ou encore dissension au sein de la Résistance).

Publicité parue dans le magazine PG n° 5 de décembre 1968.

À l'époque des rééditions des histoires des *3 mousquetaires du maquis*, le magazine des prisonniers de guerre n'hésite pas à publier les aventures des fameux mousquetaires de *Marijac* et à faire la promotion de l'album cartonné paru aux éditions Albatros.



Coll. MRN - Champagne-sur-Marne/ Fonds de la FNPG-CATM.



« Ohé, les filles ! ... », in Shirley spécial n° 1 mars 1964, collection « Mon journal » aux éditions Aventures et Voyages.

L'ancienne résistante Bernadette Ratier, fondatrice et directrice des éditions Aventures et Voyages (émanation de *Mon journal*), insufflé dans les années soixante des histoires où les femmes sont maîtres de leur destin. Plus de 100 numéros paraissent de juillet 1963 à novembre 1971 au format de parution 13 X 18 sur 132 pages. Les récits ciblent un public féminin comme les épisodes de *Prune héroïne de la Résistance française*, *Valérie l'hôtesse de l'air*, *Jane Bond agente secret*, *Calamity Jane* ou encore *Salut Les Copines*. Dans ce numéro spécial figure les aventures de *Mam'selle X héroïne de la France libre*.

« Le Grêlé 7/13 », Sélection Pif gadget, Le magazine des combattants de la nuit, n° 1, avril 1973.

« Le Grêlé 7/13 » est un jeune maquisard qui doit son surnom à ses sept taches de rousseur sur la joue gauche et treize sur celle de droite. Aidé de son compagnon *l'Ermite*, il a pour principal ennemi le colonel allemand Von Hartzler. Autre évolution, cette série évoque la participation des antifascistes allemands à la Libération du territoire.

C'est véritablement dans les années 2000, que la Résistance redevient un sujet très en vogue dans les bandes dessinées en suivant les changements de l'historiographie qui elle-même s'élargit alors au-delà d'une vision politico-militaire de la Résistance. Ces créations évoquent de manière quasi systématique la Résistance *via* la thématique du sauvetage des persécutés, la résistance humanitaire (cache à la campagne d'enfants juifs, de réfractaires, de soldats alliés, etc.) beaucoup plus que sous l'angle du maquis. Ces productions mettent fréquemment en avant l'action d'hommes et de femmes ordinaires, loin de « l'héroïsme » qui caractérisait les premiers albums de bande dessinée sur la Résistance.

Dans le même temps, les petits-enfants des résistants sont devenus pour certains des créateurs et utilisent parfois la BD pour transmettre l'histoire familiale.

Stéphane Levallois crée *La Résistance du sanglier*. Il y retrouve la veine animalière chère à Calvo pour incarner son grand-père résistant sous les traits d'un sanglier (voir entretien pp.VI-VII). Le regard porté par les petits-enfants de résistants sur ce passé entraîne désormais une certaine distanciation à l'égard de la guerre, phénomène qui favorise à son tour la multiplicité des récits et leur grande variété de traitement. Robin Walter a choisi également de transmettre l'histoire familiale à travers la bande dessinée. Avec *KZ Dora* (1^{er} volume 2010, 2^e volume 2012) pour la première fois en France, un album est entièrement consacré à la résistance dans les camps à partir du témoignage et des archives d'un survivant.

L'implication de Robin Walter dans la transmission de cette mémoire ne s'arrête pas à cette production puisqu'il intervient fréquemment dans le cadre de conférences ou à travers des ateliers dans les médiathèques, les groupes scolaires et les musées. Robin Walter a réalisé l'année dernière une exposition itinérante sur *KZ Dora* et l'univers concentrationnaire pendant la Seconde Guerre mondiale.

Sous l'influence du cinéma, des documentaires et des jeux-vidéos, une autre tendance se dessine aussi depuis quelques années, celle de l'évocation de la Résistance en milieu urbain. Avec le premier volume du *Vol du corbeau* paru en 2002, Jean-Pierre Gibrat transporte son héroïne sur les toits de la capitale. Le succès de la série *Amours fragiles*, qui se déroulent essentiellement à Paris, confirme l'intérêt des nouveaux lecteurs pour des atmosphères citadines plus proches d'eux.

La série *Il était une fois en France* aux éditions Glénat (prix de la série au festival d'Angoulême 2011) ancre son récit au cœur de la Résistance et de la collaboration parisienne. En retraçant l'histoire de Joseph Joanovici, personnage historique très controversé, cette série devenue culte n'hésite pas à aborder les « années noires » sous ses aspects les plus polémiques.

On remarque à travers toutes ces productions que les scénarios gagnent en complexité, montrant des réalités qui ont longtemps été difficiles à reconnaître. Les auteurs intègrent désormais la part des aléas et du hasard dans les comportements et interrogent les notions de courage et de lâcheté, de traîtrise et d'héroïsme. ■



Vercors, Le combat des résistants, Paris, éditions Okapi, juin 1994.

Texte : Alain Bouton et Mathilde Ferguson, dessin et lettrage : Michel Faure, couleurs : Frédéric Pommier. Cet album comporte un dossier historique réalisé pour *Okapi* par trois professeurs d'histoire de l'Académie de Grenoble (Philippe Barrière, Michel Chanal et Francis Fèvre) avec le soutien du site national historique de la Résistance en Vercors.

- Xavier Aumage a obtenu le Prix Marcel Paul en 2000 pour son mémoire de maîtrise *La mémoire de la Résistance* à travers les publications pour la jeunesse de 1944 à 1947. Spécialiste de la transmission de la mémoire de la Résistance par la bande dessinée, il a été commissaire de plusieurs expositions sur ce thème :
 - « Traits résistants. La Résistance dans la bande dessinée de 1944 à nos jours », exposition MRN/CHRD présentée au CHRD de Lyon en 2011,
 - « Toutes les couleurs de la liberté. La Résistance et la Libération vues par la bande dessinée et les publications pour

- la jeunesse. 1944-1949 », exposition réalisée et présentée au MRN à Champigny-sur-Marne en 2013-2015,
 - « La BD prend le maquis » exposition MRN/MRDI présentée jusqu'au mois d'octobre 2017 au musée de la Résistance et de la Déportation de Grenoble. Coordinateur du collectif *Vivre libre ou mourir : 9 récits de résistance* (éditions du Lombard, 2011), il est par ailleurs conseiller historique de bandes dessinées sur la Résistance et auteur du scénario de *Vicente la victoire pour toujours* (dessins d'Olivier Brazao) qui retrace l'histoire de Vicente Garcia, jeune républicain réfugié en France en 1939, résistant en Dordogne et déporté à Buchenwald.

- Cf. le dossier thématique « Photographies et Résistance » in *La Lettre de la Fondation de la Résistance* n°78, septembre 2014.
- Prisonnier de guerre évadé, Pierre Mouchot rejoint sa famille à Lyon à l'automne 1940. Il se consacre au dessin et travaille pour plusieurs maisons d'édition de la zone non occupée, tout en gravant des tampons pour fabriquer de faux papiers. Il entre dans la Résistance en février 1941 au sein du réseau Alliance, puis rejoint en janvier 1943 un maquis en Ardèche. Chargé de l'organisation militaire du secteur de Saint-Agrève, il devient commandant d'un bataillon de l'Armée Secrète de cette zone géographique.



1. Photographie d'une salle de l'exposition temporaire « Traits résistants » au CHRD montrant comment est conçue une bande dessinée.

2. Affiche réalisée par le dessinateur Lara pour l'exposition au MRDI à Grenoble « La BD prend le maquis ».

La BD prend le maquis!

1

Coll. CHRD/Marion Vivier

La bande dessinée comme outil de transmission au sein des musées de la Résistance et de la Déportation

Par Xavier Aumage

2 Coll. MRDI/Lara

Les approches sont désormais novatrices et les institutions culturelles elles-mêmes (musées, centres d'archives, lieux de mémoire...) sont actrices de ces mutations.

Par exemple, le musée de la Résistance nationale (MRN) à Champigny-sur-Marne mène depuis une vingtaine d'années de nombreux projets autour de la bande dessinée. En coproduction avec le Centre d'histoire de la Résistance et de la Déportation (CHRD) de Lyon, l'exposition « **Traits résistants. La Résistance dans la bande dessinée de 1944 à nos jours** » présentée en 2011 à Lyon a permis pour la première fois de retracer la manière dont les BD ont transmis l'histoire de la Résistance depuis l'Occupation. Cette exposition a été à l'origine de l'album collectif *Vivre libre ou mourir* publié aux éditions du Lombard en septembre 2011. Il retrace 9 parcours en Résistance autour de 9 objets issus de la collection du MRN. Cet album a permis de susciter des productions sur des sujets peu abordés dans les BD depuis la Libération (place des étrangers dans la libération du territoire ou encore la résistance dans l'univers carcéral). De plus, l'exposition « Traits résistants » a permis de tisser des liens étroits avec des illustrateurs et des scénaristes de BD et de développer, avec l'aide de la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême (CIBDI), un important réseau dans le milieu de la BD (journalistes spécialisées, historiens, médiathèques, éditeurs, etc.). Cette exposition a également donné naissance à un programme de recherche autour de la mémoire des résistances européennes et des échanges avec des institutions et musées d'Allemagne, de Belgique et d'Italie.

En 2014, dans le cadre du Concours national de la Résistance et de la Déportation (CNRD) qui portait sur la Libération et le retour à la République, le MRN a réalisé l'exposition « **Toutes les couleurs de la liberté: La Résistance et la Libération vues par la bande dessinée et les publications pour la jeunesse. 1944-1949** ». Elle explorait le monde visuel créé à la Libération à destination de la jeunesse pour tenter de retracer l'engagement résistant. Elle permettait de mesurer combien la période de la Libération a été et est toujours un moment fondateur de notre société. Cette exposition a été l'occasion de mettre en place des rencontres avec des auteurs de BD, des historiens comme Pascal Ory ou encore des

ateliers destinés aux scolaires. Ces ateliers ont permis, via le média qu'est la BD, de travailler sur les thématiques des faussaires, de l'aide aux personnes pourchassées et persécutées, de la presse clandestine ou encore de la participation des étrangers à la libération du territoire.

Au-delà des aspects de valorisation, cette exposition a permis au MRN de travailler plus spécifiquement sur la conservation de ce patrimoine en suscitant des dizaines de donations sur le sujet (planches originales de BD, collection de périodiques de la Libération...). Une version itinérante de l'exposition circule désormais dans les médiathèques, les établissements scolaires et les musées. Le centre Régional Résistance et Liberté à Thouars a mis en place un programme très complet autour de la version itinérante de l'exposition (rencontre avec des auteurs, soirées – débats, projections...), lui permettant par la même occasion de présenter au public des publications de la période de la Reconstruction provenant de ses fonds.

« **La bande dessinée prend le maquis** », dernier projet autour de la BD entrepris par le MRN est le fruit d'une collaboration avec le musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère à Grenoble (MRDI), le CHRD, la CIBDI d'Angoulême et des dizaines de créateurs de BD que le MRN accompagne depuis des années. Le choix de la thématique « Maquis » n'est pas dû au hasard

et semble sonner le retour de l'évocation de ce sujet. La ville de Grenoble, souvent désignée sous le nom de « capitale du maquis » est également le siège des éditions Glénat, maison très engagée dans la pérennisation du patrimoine dauphinois. Cet éditeur n'a pas hésité en 2015 à publier l'album *Résistants oubliés*, dont les planches originales sont visibles au MRDI jusqu'au mois d'octobre 2017. L'album qui évoque la Résistance en France des Africains, des maquis des Vosges en passant par le plateau du Vercors, est accompagné d'un dossier documentaire réalisé en collaboration avec le MRN et le MRDI.

Comme dans toutes les expositions que le MRN réalise, des créations inédites prennent place aux côtés des productions plus anciennes. La veille du vernissage de l'exposition, quatre auteurs de bande dessinée ont eu pour mission de donner corps, en une journée, à un magazine spécial édité par *Le Dauphiné libéré*, donnant ainsi leur vision 2016 du maquis.

Une nouvelle fois, cette exposition atteste que les musées de la Résistance et de la Déportation peuvent être de véritables laboratoires sur le plan mémoriel, non seulement en mettant en valeur leurs collections mais également en impulsant des productions que les auteurs offrent en héritage aux générations futures.

Case extraite de la planche n° 1 (couleur) de *Vicente la victoire pour toujours*, Olivier Brazao (dessins) et Xavier Aumage (scénario et recherches historiques).



Coll. MRN - Champigny-sur-Marne / AFMD Dordogne / Atelier Brazao

À l'automne 2013, dans le cadre du salon du livre résistant de Périgueux, une création inédite du MRN sur la Résistance des guérilleros (résistants d'origine espagnole) a été présentée. Ce projet est une commande des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation de Dordogne, aidé et soutenu par l'association Périgord-Mémoire-Histoire, les Archives départementales, l'ACER (Amis des combattants en Espagne républicaine) et l'Association parisienne des Amis du MRN. Cette histoire illustrée par Olivier Brazao a été scénarisée par Xavier Aumage qui a piloté ce projet de six planches qui s'inscrit dans la lignée des travaux engagés pour l'exposition « Traits résistants ». Ce scénario a été conçu à partir d'une campagne de collecte de témoignages dont celui de Vicente Garcia et d'échanges entre témoins, historiens, associations et professionnels du monde des archives. Vicente Garcia continue à l'heure actuelle à transmettre son témoignage dans les classes.

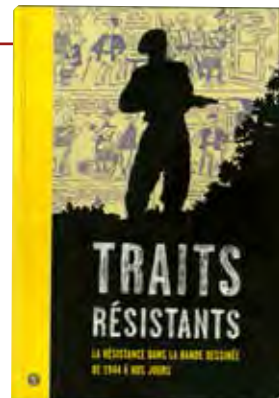
Depuis quelques années la disparition des acteurs de la période amène les musées de la Résistance et de la Déportation à réfléchir sur de nouveaux modes de médiation. Les études montrent bien que l'épanouissement des visiteurs passe par le plaisir, qui naît de l'activité intellectuelle mais également affective que leur procure sa visite. La BD est un mode de médiation qui facilite, par l'image, le déclenchement des émotions tout en faisant fonctionner l'imaginaire du visiteur. Les attentes du lectorat contemporain ont largement évolué. En suivant désormais de près les évolutions de la recherche historique, le milieu de la bande dessinée a fait la preuve que l'on peut se distraire et apprendre en même temps. ■

Pour en savoir plus

Traits résistants. La Résistance dans la bande dessinée de 1944 à nos jours. Sous la direction d'Isabelle Doré-Rivé et de Guy Krivopissko. Édition Libel

(9, rue Franklin – 69 002 Lyon – tél. 0472 169372), 2011, 184 p.

Cet ouvrage, publié à l'occasion de l'exposition « Traits résistants. La Résistance dans la bande dessinée de 1944 à nos jours » présentée en 2011 au Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation à Lyon, dresse un état de l'évolution de la mémoire de la Résistance dans la bande dessinée. Préfacé par l'historien Laurent Douzou, les nombreuses contributions de spécialistes qu'ils soient historiens, archivistes, journalistes, bibliothécaires ou auteurs de bande dessinée font de ce livre une synthèse incontournable sur le sujet. Richement illustré, il présente une liste exhaustive des albums, périodiques et récits complets parus de 1944 à 2010 évoquant la Résistance française sur le sol métropolitain (p.167 à 179).



Édition Libel / Olivier Umecrter

Entretien avec Stéphane Levallois, auteur de *La Résistance du sanglier* Par Frantz Malassis et Xavier Aumage

Stéphane Levallois est un dessinateur français qui touche à divers domaines artistiques: illustrateur d'affiches et de timbres, story-boarder pour la publicité et le cinéma, directeur artistique chez un éditeur de jeux vidéo, il est également auteur de bande dessinée. Dans la BD *La Résistance du Sanglier*, publiée chez Futuropolis, il évoque la Résistance de son grand-père. Il répond ici à quelques questions sur cette œuvre de transmission d'une histoire et d'une mémoire familiale.

Pouvez-vous nous parler de votre formation et de votre parcours professionnel?

J'ai commencé à dessiner à l'âge de trois ans. Ma maîtresse d'école m'a encouragé, trouvant mes réalisations très belles. Cela fait 43 ans que je dessine tous les jours. Après l'obtention d'un BAC A3 (Lettres-Arts), je fais l'école d'arts graphiques Penninghen à Paris. Je commence alors ma vie professionnelle avec la conception graphique de jeux vidéo, des storyboards pour la publicité, le cinéma et puis la bande dessinée.

***La Résistance du sanglier* occupe une place à part dans votre œuvre d'auteur de bande dessinée. Elle vient à la suite de deux opus très différents: *Noé* (2000) et *Le dernier modèle* (2007). Pourquoi avez-vous décidé de travailler sur le sujet de la Résistance à ce moment-là?**

Quand j'ai fait *Le dernier modèle*, cela faisait 7 ans que je n'avais pas fait d'album depuis *Noé*. Lorsque je regardais chez mon éditeur la production d'auteurs s'orientant vers une narration autobiographique, je

trouvais cela gênant. Je ne me voyais pas raconter ma vie comme ça. Et puis le sujet relativement léger du *Dernier modèle*, évoquant le rapport d'un dessinateur et de son modèle, a plu à mon éditeur. J'y raconte ma vie, certes, mais c'est une vie un peu fantasmée avec beaucoup de choses inventées. C'est un album que j'ai fait assez vite et après j'avais envie d'enchaîner tout de suite. J'ai eu envie de faire quelque chose sur mon grand-père, que je n'avais pas connu mais qui me fascinait à cause des anecdotes sur sa Résistance que me racontait ma grand-mère lors des vacances passées chez elle à Selles-sur-Cher.

Au départ, je voulais faire une BD sur sa vie entière. J'ai commencé à *storyboarder* les planches et je suis arrivé à 60 planches pour évoquer un quart de sa vie. Mon éditeur m'a conseillé de rythmer plus mon scénario et de choisir la période de sa vie la plus forte. Évidemment, mon choix s'est porté sur sa Résistance. Les premiers mots de mon éditeur lorsque je lui ai expliqué mon projet ont été: «Ton grand-père n'est pas Jean Moulin tout de même». Et c'est justement cela qui est intéressant. Cette BD je la considère comme un récit sans prétention. Mon grand-père était un homme simple: un boucher, qui était aussi un marchand de chèvres, un personnage généreux, un bon vivant qui aimait rire, faire des blagues. Ce récit évoque les actes de résistance au quotidien d'hommes et de femmes simples.

J'ai eu énormément de chance parce qu'il se trouve qu'il était le voisin d'un collaborateur. En termes scénaristiques cela devenait un sujet très riche, avec une tension qu'on n'avait pas à inventer.

De quelle documentation disposiez-vous pour réaliser cet album?

Autant j'étais dans le chimérique dans *Le dernier modèle* et dans l'uchronie avec *Noé* autant je voulais évoquer au plus près ce qu'avait été cet épisode de la vie de mon grand-père.



Photo Frantz Malassis

Stéphane Levallois à son bureau devant les planches originales de *La Résistance du sanglier*.

J'ai demandé à ma mère et à ma tante de m'écrire ce qu'elle savait de la vie de leur père. Ma tante m'a écrit une lettre. C'est surtout ma mère qui, en deux mois, sur un petit carnet rouge, a écrit les souvenirs qui m'ont inspiré.

Mon souci a été de représenter ce grand-père car je n'avais qu'une photographie de lui à la fin de sa vie. N'ayant pas assez de matière, j'ai tout de suite pensé à la BD *Maus* et à la façon dont son auteur Art Spiegelman avait utilisé le zoomorphisme. J'ai alors décidé de représenter mon grand-père avec une tête d'animal. Tous les autres personnages seraient réalistes, lui aurait une tête que le lecteur percevrait comme celle d'un animal alors que les autres personnages verraient celle d'un homme. Ensuite est venu le choix de l'animal. Ma mère m'a dit qu'il était fort et solide. J'ai d'abord pensé à un ours. Mais cela ne cadrerait pas bien avec le Loir-et-Cher, lieu où se déroule le récit. J'ai donc opté pour une tête de sanglier, un animal qui symbolise le côté fonceur, l'intelligence mais aussi le côté obscur de la Résistance.

Pour la documentation visuelle, je suis allé dans son village de Selles-sur-Cher prendre des photographies. Sur place, ma mère m'a indiqué précisément les lieux occupés par les Allemands : la *Kommandantur*, l'emplacement de la ligne de démarcation, le point de contrôle sur cette ligne. J'ai fait aussi appel aux connaissances de mon beau-père en matière d'uniformes allemands.

Des passages du récit ont-ils été plus difficiles à interpréter que d'autres ? Je pense aux scènes de torture ou d'exécution.

On croit toujours que cela va être facile. Que ce n'est que du dessin. Je passe ma vie à dessiner des monstres et à inventer des morts les plus horribles qui soient causées par des monstres dans l'espace pour des films d'Hollywood. Mais là dans cette BD ce n'est plus de la fiction. Je parle de gens qui ont été dans la Résistance avec mon grand-père. Il fallait que je les respecte. Comment montrer la torture et la mort ?

Je ne pouvais pas le faire de manière frontale. Il faut une certaine pudeur pour évoquer la violence. Il y a des choses qu'il est impossible de montrer à moins de tomber dans le *gore* ou tout au moins dans le récit de genre. Pour cette histoire, en tout cas, c'était impossible. Aussi pour la dernière scène de l'album où les maquisards se font arrêter, torturer et exécuter, je me suis servi de mes souvenirs et plus particulièrement de ce souvenir qui m'a marqué : à Selles-sur-Cher, j'avais noyé une araignée en la laissant couler le long d'un petit bâton. Je l'avais vu disparaître dans l'eau noire... Je me suis servi de ce moment de cruauté enfantine pour signifier l'agonie et la mort de ces résistants sans la montrer.

Comment s'est passée la promotion de cet album ? Comment a-t-il été reçu par le public ?

Après la sortie, cela a pris des proportions énormes. J'ai été invité à rencontrer des résistants, à faire des salons, à parler devant des enfants dans les écoles. Des enseignants se servaient de mon album pour parler de la Résistance à leurs élèves. Cet album a dépassé son statut de récit d'une histoire familiale pour devenir un outil de communication pour les nouvelles générations.

relations ont été plus compliquées. Elle m'a reproché vertement d'avoir représenté son père avec une « tête de porc », chose qu'elle a vécue comme un véritable affront. Elle m'en a beaucoup voulu ne comprenant pas du tout ce choix d'artiste.

Dans *La Résistance du sanglier*, on est saisi par la beauté et la force du dessin traité à la manière d'estampes japonaises avec ce contraste né de l'utilisation d'une encre de chine au noir intense et de lavis. On est aussi surpris par la rareté des dialogues. La force de la BD vient du dessin où les regards, les gestes ont une importance cruciale un peu comme dans le cinéma de Jean-Pierre Melville où finalement il y a très peu de dialogues. Comment cette esthétique s'est-elle imposée ?

C'est vrai, j'adore la culture japonaise parce que c'est la culture du dessin.

Le choix du noir et blanc s'impose toujours à moi. N'étant pas un coloriste, je me concentre sur le dessin, sur la lumière. Pour cet album, je voulais des noirs très denses, très lourds, très profonds. Pour les aplats, j'ai donc travaillé avec de l'encre de Chine « La pagode », une encre extrêmement lourde et épaisse donc pas facile à travailler. Pour le reste, j'ai utilisé une encre acrylique PBO qui me permet de faire ces délavés extrêmement riches en matières qui ressemblent parfois à du bois, parfois à du métal oxydé.

Quant au silence, c'est ma manière de raconter. J'ai été formé au *storyboard* et j'ai travaillé avec beaucoup de réalisateurs. En particulier, j'ai eu la chance immense de faire les *storyboards* des films publicitaires de Rémy Belvaux, l'auteur de *C'est arrivé près de chez vous*. C'était un ami, hélas trop vite disparu. Le découpage c'est l'art de raconter une histoire sans texte, un principe que j'ai appliqué sur 170 pages pour l'album *Noë*. Personnellement, j'aurais tendance à vouloir mettre du texte, mais mon éditeur me le fait toujours retirer, le

plus possible, en me disant : « Stéphane, tu vas m'enlever tous ces textes qui ne servent à rien. Ton dessin est assez fort ».

Après cet opus, avez-vous souhaité traiter d'un autre aspect de votre histoire familiale ?

Après *La Résistance du sanglier*, j'ai pensé raconter une autre guerre, la guerre d'Algérie à laquelle mon père a pris part. J'ai été le voir pour lui demander s'il accepterait de m'écrire « sa guerre » mais c'était trop douloureux pour lui et il a refusé. J'aurais représenté les soldats sous les traits de loups, de loups-garous. C'était pour représenter l'idée de la transformation des hommes par la guerre. ■



Éditions Futuropolis 2008 / Stéphane Levallois

Pour la dernière scène de l'album où les maquisards se font arrêter, torturer et exécuter, l'auteur s'est servi de ses souvenirs d'enfance où il noie une araignée. Par ce moment de cruauté enfantine il va signifier l'agonie et la mort de ces résistants sans la montrer.

J'ai connu des rencontres très fortes comme lorsqu'à Selles-sur-Cher j'ai rencontré des villageois qui avaient vécu les événements relatés dans *La Résistance du sanglier*. Lors de cette réunion, des souvenirs très forts, souvent douloureux, sont remontés à la surface. Je me souviens de gens pleurant en évoquant certains faits qu'ils avaient vécus.

Comment cet album a-t-il été reçu dans votre famille ?

Avec mes parents cela s'est plutôt bien passé. Ma mère n'a pas bien compris pourquoi je représentais son père avec une tête de sanglier, cela l'a un peu choquée mais elle a accepté. Avec ma tante les

Rough, encrage et mise en couleur de la planche 28 du tome 4 de la série « Résistances ».



Coll. Le Lombard / Plumail / Denier

Les étapes de de la création d'une page de bande dessinée

Par Xavier Aumage

Dans un contexte marqué par l'abondance des bandes dessinées traitant de la Seconde Guerre mondiale, « Résistances », publié en 4 volumes, a suscité l'intérêt des éditions du Lombard. Scénarisée par Jean-Christophe Derrien, dessinée par Claude Plumail et mise en couleur par Scarlett Smulkovski, Christian Goussale et Alexandre de la Serna, cette fiction inspirée d'anecdotes et de faits réels s'est enrichie des échanges menés depuis 2008 avec Xavier Aumage, archiviste au musée de la Résistance nationale à Champigny-sur-Marne. Le premier tome de la série « Résistances », *L'Appel*, est sorti le 18 juin 2010.

Le scénario du dernier volume de la série « Résistances », *Le prix du sang et des larmes*, nous fait voyager jusqu'à Alger et accorde une place importante aux maquis drômois. Les auteurs se sont inspirés d'histoires et d'anecdotes réelles en changeant certains noms de personnages.

Après la rédaction du « pitch », (synthèse de l'histoire) vient l'écriture d'un synopsis résumant le futur scénario. Puis, l'équipe débute un travail de recherches graphiques, historiques et documentaires jusqu'à la rédaction du scénario définitif et sa mise en images dont voici quelques étapes.

Le dialogue avec les archives

Pour réaliser les personnages (caractère physique et moral), le dessinateur suit les conseils du scénariste mais peut aussi se baser sur son propre vécu, ses goûts personnels... Claude Plumail s'est inspiré de la photographie de Siméon Deydier pour le personnage de Simon. Ce jeune paysan drômois, grand-père de l'archiviste Xavier Aumage, ravitaillait avec les habitants de son village le maquis du secteur. C'est lui qui a inspiré le personnage de Simon dans cette fiction. En juin 1944, après l'attaque de son village (Pelonne), Siméon Deydier rejoint le maquis de l'Armée Secrète « Ventoux » où il occupe le poste de cuisinier et de coiffeur et participe à la libération du secteur de Vaison-la-Romaine.

Les étapes de la création d'une planche

La mise en page, définissant le cadrage et l'agencement des vignettes, constitue une première étape pour le dessinateur. Puis, l'esquisse, le *rough* permet de rectifier visuellement des plans en modifiant les proportions du dessin dans certaines vignettes et de fournir au scénariste un aperçu de la mise en page pour d'éventuelles modifications.

Le crayonné, tracé du dessin avant l'encrage, s'effectue au crayon à papier sur un format plus grand que celui de la publication. Le texte des phylactères (bulles) est alors ajouté. L'encrage consiste à redessiner à l'encre les contours du crayonné et les ombres.

Enfin, l'ultime étape est la mise en couleur, effectuée traditionnellement sur un tirage appelé « bleu ». De nos jours, les coloristes travaillent essentiellement sur ordinateur sous la direction du dessinateur. ■



Coll. Xavier Aumage.

Photographie de la maison de Siméon et Jeannette Deydier à Pelonne (Drôme), en 2014 et portrait de Siméon Deydier pris à l'automne 1944, de retour du maquis.